

CYRIL LAFFITAU

J'AI VÉCU PLUS FORT QUE MOI

Autobiographie plus ou moins inventée

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524623

Dépôt légal : janvier 2026

« Ce n'est pas la nuit qui tombe, c'est nous. »
– Cioran

À propos de l'auteur

Cyril Laffitau débute dans la promotion musicale dans les années 70 chez Barclay, avant de bifurquer vers la publicité, la communication et la photographie. Il croise la route de Johnny Hallyday, invente la télé déco, produit le premier disco français et vend même des poupées Johnny. Aujourd'hui, il écrit, peint et expose à Miami et ailleurs. Un parcours hors norme pour un électron libre, entre nuits blanches, flashes et vertige permanent.

Chapitre 1

Le cri des néons

C'était la nuit. Pas n'importe laquelle : la mienne, celle que j'avais dressée à coups de flashes et de vertiges...

Tout commençait par une brûlure. Celle des néons au fond des pupilles, des nuits sans sommeil, des souvenirs tatoués dans la chair. J'entrais dans la ville comme on entre en transe : trop vite, trop fort, trop tout. Paris m'avalait avec ses crocs d'argent, et moi, je souriais, caméra au poing et cœur en vrac.

C'était pas une naissance, c'était une fuite de gaz dans un bistrot fermé. J'ai débarqué dans la vie par une porte de sortie, sans ticket ni bagage, au fond d'un Paris qui bavait ses dernières lueurs sur les pavés humides. Pigalle me tenait lieu de berceau, un néon rose pour veilleuse, et une pute sans dents pour marraine fumeuse.

Je dormais là où personne ne s'assoit, entre deux distributeurs de capotes et une bouche de métro déprimée. Le froid me pelait la peau comme un épluche-légumes soviétique, mais j'avais l'âme déjà bronzée par les projecteurs de mes fantasmes. J'étais photographe sans appareil, poète sans rimes, enfant de la fêlure et héritier de rien. J'observais le monde comme on regarde une vitrine brisée : avec fascination et la peur de se couper.

Les trottoirs de Pigalle me parlaient en argot. Chaque pavé avait vu plus de drames que TF1 un soir de tempête. Les cafés vomissaient des mecs trop seuls et les vitrines, elles,

reflétaient mon absence de contour. Je n'étais pas flou, j'étais effacé. Mais ça m'allait. Parce que dans l'ombre, je voyais tout.

Et puis y avait la nuit. Elle me prenait comme une maîtresse avide. Pas besoin de mot doux : elle m'offrait ses excès en guise de caresses. Je marchais sans but, mais toujours plus droit que ceux qui suivaient un plan. Les plans, c'est pour les vivants rangés, les géomètres de l'ennui. Moi, j'étais le funambule sans fil, le cascadeur sans crash pad.

Je tapais l'incruste partout. Une soirée sur un toit à Montmartre ? J'y étais. Une orgie de demi-célébrités dans un studio à République ? J'étais dans le miroir, à moitié flou. Les clubs me connaissaient : Castel, Les Bains, Le Palace. Sauf que moi, je n'avais pas de nom sur la liste. J'avais un regard. Et ça suffisait.

Je filmais sans caméra. Chaque odeur, chaque cri, chaque rire qui dégoulinaient d'un balcon était un cliché mental que j'encadrais à l'intérieur. Mes souvenirs étaient plus nets que les pellicules des photographes bourgeois. Parce que moi, je développais à la douleur, au vécu, à l'instant pur. Pas au Leica 35 mm.

Un soir, j'ai croisé Pioupiou.

Elle s'appelait sûrement autrement, mais dans ma tête, c'était Pioupiou. Parce qu'elle volait bas et qu'elle chantait faux, mais qu'elle te laissait le cœur retourné comme une crêpe un soir de beuverie bretonne. Elle portait un perfecto en peau de vinyle et un sourire déchiré jusqu'aux oreilles. Ses yeux ? Deux nuits sans sommeil dans un flacon de verveine. Ses jambes ? Des échasses punk posées là comme une injure à la gravité.

Elle m'a regardé. Pas comme les autres. Elle m'a vraiment vu.

Et moi, j'ai eu peur. Peur d'être reconnu par quelqu'un que je n'avais jamais croisé. Peur que cette fille-là me rappelle que j'existais. On s'est suivis comme deux chiens errants qui se flairent à distance. Pas de mots. Juste des silences qui criaient plus fort que tous les slogans de mai 68.

Elle m'a embarqué dans un squat à Belleville où les murs pissaient la poésie. Un ancien salon de coiffure transformé en sanctuaire pour âmes cassées. On buvait du rhum trafiqué, on dansait pieds nus sur du Joy Division, et on dessinait nos envies à la craie sur le carrelage.

J'ai dormi à côté d'elle. Pas avec elle. À côté. C'est plus rare. On n'a rien fait. On a juste respiré ensemble. Et ce souffle commun valait toutes les scènes de baise filmées au ralenti sur fond de saxophone.

Le matin, elle m'a murmuré :
— On s'en fout, non ?